

Je suis un prophète

c'est mon fils qui l'a dit

DE & PAR **ABEL ABOUALITEN**



CONTACT

zaaboula@hotmail.com

06 61 92 52 66

Je suis un prophète

c'est mon fils qui l'a dit

TEXTE : ABEL ABOUALITEN / 2007

OÙ ET COMMENT ?

Lors d'un débat plus ou moins houleux entre «copains», au sujet de la religion, mon fils qui ne parle pas l'arabe a remarqué que son père était bien seul contre tous. Comme nous parlions tantôt en arabe, tantôt en français, il arrivait à suivre discrètement quelques bribes de notre discussion. Voyant que son père ne pouvait résister longtemps à tant d'oppositions, il a posé sa fourchette et son couteau, et sans quitter des yeux sa pizza « quatre saisons » il a dit sur un ton très grave « Mon père est un prophète ! », puis a bu sa bière cul sec, et a repris son couvert pour finir sa pizza. Tout le monde s'est tu, interloqué et troublé par son intervention soudaine, un tantinet menaçante. Nous avons immédiatement mis un terme à notre discussion. Il était temps de manger... HALAL pour tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec moi. Entre deux bouchées, j'ai pu griffonner, cette phrase, sur la nappe de la table : *Je suis un prophète, c'est mon fils qui l'a dit!*

LE SPECTACLE

Cette phrase a déclenché en moi, une envie terrible d'écrire ! Et si je jouais le jeu ? Essayer de réaliser le doux rêve de mon fils. Devenir prophète ! Un projet extraordinaire et une mission quasi impossible, tant la profession est saturée et occupée, à cent pour cent, par une présence agressive, strictement et injustement masculine. Ma première question était simple : Un mâle de plus, ferait-il du BIEN, fût-ce-t-il petit mâle que je suis ? Mais j'aimerais tellement faire plaisir à mon fils ! Le seul chemin, la seule issue qui peut m'emmener au but, c'est de retourner dans le ventre de ma mère et de renaître en ...

Je dois retourner dans le ventre de ma mère, c'est vital !

Il y a des traditions, des religions, qui vous marquent dans votre propre chair et qui saignent votre enfance. Ce fardeau que l'héritage de vos ancêtres, de vos parents, vous impose, vous habite comme si il était dans vos gènes. Vous en débarrasser demande un effort incommensurable. Non seulement vous devez vous débarrasser de cette enveloppe invisible contaminée par tant de "certitudes et de vérités" qui vous semblent fausses et étrangères; mais aussi lutter pour vous extirper de l'instinct grégaire. Agir ainsi, est l'injure ultime, la pire trahison à la communauté à laquelle vous êtes condamnés à appartenir. Cette communauté qui s'arroge le droit de fabriquer votre identité.

La seule identité valable et justifiée, se résume dans les épitaphes que l'on grave sur la dernière pierre de la vie.

ESPACE SCÉNIQUE

Ayant une longue formation corporelle (mime-acrobatie) l'espace scénique a toujours été pour moi le costume invisible de l'interprète. L'un habille l'autre. C'est encore plus parlant quand il s'agit d'un espace vide, "le théâtre nu" ! Un plateau vide, sans décor ou très peu de décor est plus fertile et bénéfique pour l'imagination du public.

Pour cette création où je suis seul sur scène, deux objets, deux parpaings qui apparaissent en fin de spectacle m'accompagnent. Je veux donner aussi vie au mur du fond, en me débarrassant du rideau. Un mur noir sur lequel j'écris dans différentes langues et sur lequel est projeté une image très importante dont le personnage, qui avance vers la caméra (le public), n'a qu'une seule phrase à dire. Une phrase, ô combien décisive !

Le spectacle n'a pas besoin d'un grand plateau, ni d'une grande salle. Peu d'effets de lumières !

Extraits de texte



PREMIER EXTRAIT

... Je reviendrai lui raconter dans quels drôles de draps son petit-fils m'a mis ! Elle me dirait sûrement : « Être prophète ce n'est pas un métier ! AWILI AWILI WACH HMAKHTI CHROULE HADA? ». Elle me dirait aussi « YAA RABBI YAA RABBI Tu n'as pas changé, tu ne choisis que des métiers qui n'existent pas ». Ma mère rêvait d'un vrai métier pour son fils. Pour maman un vrai métier voulait dire ne pas être pauvre. Mais pour moi, quand j'étais petit le métier voulait dire :

- Quand je serai grand...Quand je serai grand.

M U S I Q U E

Le personnage joue les deux rôles :

- Et toi petit, qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ?
- Je, je, je veux...je veux être roi !
- Mon pauvre malheureux, mais ça n'existe pas. Etre roi n'est pas un métier !
- Ah bon ! C'est quoi alors ?
- Quoi ?
- Roi ?
- Le roi c'est...le roi !
- Eh ben moi, c'est moi, et je veux être roi !
- Mais enfin tu ne peux pas être roi, toi !
- Ah bon ! Pourquoi je ne peux pas être roi, moi ?
- Parce qu'on naît roi, voilà !
- Et moi je suis pas, je suis pas né roi ?
- Eh ben non !
- Ah bon ! Pourquoi ?
- Parce que ton père n'est pas roi !
- Ah bon ! Papa n'est pas roi ? Pourquoi mon papa n'est pas roi ?
- Pourquoi , pourquoi , tu es fatiguant avec tes pourquoi. Parce que son papa n'était pas roi.
- Ah bon. Euuu... Qui décide que le papa d'un papa soit roi ?
- Quoi, quoi,? Qui décide ? Comment ça qui décide ?... Euuuuu...C'est vrai ça, qui décide ?
- Hein ? Tu le sais toi ?...Tu le sais ? Tu ne le sais pas ? Eh ben moi...eh ben moi. Eh ben moi je décide que mon papa est roi, comme ça ... comme ça, eh ben moi...eh ben moi...Oh ! J'ai envie de faire caca !

Un son fort de la chasse d'eau actionnée

Aaaaaah... Ouf !... Sauvé ! Heureusement que dans la vie, il y a des envies plus terre-à-terre. Si ce besoin naturel et Ô combien salvateur, n'existait pas, il y aurait des rois partout. Vous vous rendez-compte ? Vous vous rendez-compte si tout le monde était roi ? On n'aurait plus envie de faire... la révolution ! Mais pour l'évolution de l'espèce, je veux parler de l'espèce humaine, notre espèce, la révolution est impérativement recommandée. La vie sans révolution c'est à dire sans évolution serait vraiment chiii...Chuut ! Excusez-moi, dorénavant, je dois soigner mon langage, c'est la conversion qui le veut. Une grande et délicate mission m'est imposée. Je dois être à la hauteur. Je dois m'élever. Je n'ai pas le droit de décevoir mon fils. Je dois faire un grand ménage. À commencer par le langage !

Ah ça, c'est sûr ! Il faut être irréprochable dans ce domaine pour trouver sa place. Surtout que la profession est vraiment saturée. Elle est occupée à cent pour cent par une présence agressive strictement et injustement masculine. QUE DES PROPHETES MÂLES SUR LE MARCHÉ. Un vrai marché de bourses. Certes, des ultra « has been ». Mais ils ont tellement bitte au nez euuu...bétonné, ficelé, et vicelE leur affaire. D'ailleurs, ils continuent encore de nos jours à tenir les rênes et à tout manipuler de leurs tombes. Que faire alors ? Il va falloir que je me penche sérieusement sur la légitimité de mon statut. Un mâle de plus, ferait-il du bien. Fût ce-t-il petit mâle que je suis ? Moi petit homme, petit mâle, ferais-je mieux que les autres ? Moi petit homme, HOMBRE PEQUENIO, LITTLE MAN, KLEINER MAN . RAJOULOUNE SARIR ! ARGAZE DAMEZIANE ! Moi petit homme, petit genre masculin, ai-je vraiment les... reins solides pour affronter cet immense défi ? Comment pourrais-je me débarrasser du genre, le genre masculin, qui a tant marqué mon histoire en la saignant ?

DEUXIÈME EXTRAIT

Dans les petites valises.

JE PLONGE.

Dans le souvenir de mes premiers POURQUOI !

Un Grand cri : Waaaaa Yemma !

Ce jour là, on m'avait choyé. J'avais droit à tout, sauf à une culotte ! J'aurais bien aimé avoir une culotte et... des chaussures... à lacets. C'est beau des chaussures à lacets.

- Je veux ma culotte ! Rendez-moi ma culotte !

Ce jour là, j'étais tout nu sous une Khandoura, de blanc immaculée.

Ma culotte, elle est où ma culotte ?

Ce jour là, j'ai pu manger une banane tout seul, sans la partager en sept avec mes cinq sœurs et mon frère.

Ma culotte !

Ce jour là...Une banane pour moi. Une groooooosse...euuuuuu... Une vraie banane ! Pour moi tout seul !

Ma culotte, ma culotte, ma culotte ! Je veux ma culotte !

Ce jour là, mon frère et mes sœurs me regardaient jalousement, envieusement, mais se gardaient bien de m'arracher la banane des mains. Sans un mot, ils sont restés là figés à me scruter des yeux, attendant que je l'avale, ma sacrée banane. Manger une banane à moi tout seul est quelque chose d'énorme... Un vrai bonheur !

Mais le bonheur fut bref, car très vite j'ai senti le besoin de partager le fruit. Nous avons toujours partagé, et pourquoi pas aujourd'hui. Je suis très mal à l'aise. Je regarde la banane. Je regarde mes sœurs et mon frère. Ils me regardent. Ils regardent la banane. Je tourne lentement l'objet de convoitise dans mes petites mains et je les invite à s'approcher pour passer au rituel du partage. Notre rituel au quotidien. Muets, ils avancent un peu vers moi, puis s'arrêtent. Et, tous ensemble, tournent la tête à droite, puis à gauche pour dire NON. Mais leurs yeux, leurs bouches qui salivent disent OUI. Un oui qui me nuit terriblement. LAHCHOUMA LAHCHOUMA LA HONTE ! « KOULE, KOULE, KOULA ! Mange, mange ta banane ! » Ce n'est pas banal d'avaler seul ce que l'on doit partager. « KOULE, KOULA KOULA ! » Oui, je l'ai mangée. Tout entière. Seul ! Personne au monde ne peut manger une banane, seul. Moi je l'ai fait !



از کار دست
باز می‌دهم
و با
OKM

Ce jour là, quelques membres de ma famille que je connaissais à peine, avaient quitté leur montagne, aux aurores, pour venir, à pied, me voir. Chacun avait apporté quelque chose. Qui, des amandes, qui des œufs, qui du fromage frais, et bien sûr les figues de Barbarie. J'aime beaucoup les figues de Barbarie malgré leurs vilaines petites épines et la constipation assurée. Tous se jetaient sur moi me couvrant de baisers et me serrant dans leurs bras. A chaque étreinte les morceaux de banane de trop remontaient. J'ai commencé à m'inquiéter. J'avais très peur d'entendre encore « KOULE, KOULE! » Manger et les amandes, les œufs, le fromage frais, et les figues de Barbarie, tout seul, eût été, pour moi, un vrai supplice. La fin du monde. Aussi, après chaque bise, je m'empressais de dire : « J'ai mangé une banane tout seul ! Une banane jaune. Une vrai ! Je n'ai plus faim ! MAFIYACHI JOUH. CHBAHT ».

Soudain, on frappe à la porte, ce qui déclenche immédiatement une avalanche de vous vous. Toutes les femmes courent dans tous les sens et se précipitent en se bousculant vers la cuisine où elles s'enferment.

- Attendez ! Attendez ! Ma culotte ! Ma culotte ! (*les you you*) Arrêtez !

(*un long silence*)

C'est un signe de mauvais augure. Quand les femmes se cachent les hommes ne sont pas loin. Je n'aime pas ça ! Je n'aime pas voir les hommes seuls. Les hommes seuls perdent la raison. Les hommes seuls sont capables du pire. Les hommes seuls agissent comme des... hommes. Petit, j'ai toujours eu peur des hommes. Pourquoi les femmes ne restent pas ? Pourquoi se sauvent-elles ?

WA HOULLOU HOULLOU LBAB !

Mon frère ouvre la porte. Mon oncle entre le premier, suivi de plusieurs hommes. Je reconnais le barbier du quartier avec sa grande barbe blanche. Qu'est-ce qu'il fait là, lui ? Il n'a rien à raser ici ! Il m'a déjà ratiboisé la tête il y a à peine deux jours, je sens encore son rasoir préhistorique, me labourer le crâne. Ce barbier barbu barbare est un seigneur. Il m'avait coupé trois fois, le sauvage « OULD LEHRAM ». Les cicatrices saignent encore. En plus il est radin ce rat ! Il ne veut pas acheter des rasoirs neufs. Il sait que ses lames ne coupent rien. Il le sait très bien, puisqu'il ne veut pas se raser la barbe. Le salaud ! « OULD LEHRAM ». Ce barbier périmé avec son rasoir crasseux est un vrai danger public. Tous les copains du quartier portent les traces et la bave de ses bavures sur leur crâne. Le sauvage ! Le sauvage ! « OULD LEHRAM. KHARRAÏ ! »

- Ma culotte ! Vite ma culotte ou je fais pipi par terre. Je veux ma culoooooooootte !

Une odeur d'encens envahit le lieu. Dès qu'elle atteint mes narines, je commence à éternuer. Je déteste l'encens. Il me rappelle trop les marabouts, la sorcellerie et la mort. Je continue d'éternuer. Une morve jaillit de mon nez et atterrit joyeusement sur ma jolie KHANDOURA blanche. J'ai honte. Mes yeux essaient de retenir quelques larmes. En vain ! D'habitude, dans pareil cas, j'aurais déjà reçu, au moins, une gifle ou un coup de LBÉLRA (la babouche) sur la tête. J'ai peur ! Mon oncle, faussement indulgent, esquisse péniblement un sourire, puis essuie rapidement la morve. Le barbier barbu s'approche de mes cinq ans avec des ciseaux géants. Mes oncles, qui ne sont pas tous mes oncles, relèvent ma chemise, écartent, brutalement, mes petites jambes et les immobilisent avec leurs grosses et rugueuses mains dont les doigts s'enfoncent dans ma peau. Les autres m'empoignent les bras et les bloquent contre leur poitrine. Le barbu barbare, qui pue la transpiration, saisit le bout de mon petit zizi et se met à psalmodier. Je lui crache à la figure en criant « Touche pas mon zizi ! T'as pas le droit de toucher mon zizi » Je sens des ongles pénétrer dans mes cuisses. J'ai mal.

J'essaie de mordre une des mains qui s'agitent au-dessus de ma tête. Mon oncle me neutralise le menton, je suis piégé ! Je tremble. Je pleure. Et toute la meute qui suinte le masculin, se met à psalmodier à voix basse (grommèlement de psaumes en arabe), ils psalmodient, ils bavent, ils psalmodient. Je suis horrifié ! J'ai reconnu la phrase sacrée qu'ils récitent le jour de l'Aïd, quand ils égorgent le mouton. Je hais l'Aïd ! Je hais l'Aïd ! Ils vont me tuer !

Mon oncle me relâche légèrement le menton. Je réussis à prononcer quelques phrases, au milieu de cette mêlée de mâles en furie « Je ne voulais pas manger la banane tout seul. Je vous jure que c'est vrai ! S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! Ne me tuez pas ! Je voulais bien la partager ! Je voulais bien faire comme avant ! Demandez à mes sœurs et à mon frère ! Je vous jure que je les ai invités à manger la banane avec moi ! Ne me tuez pas ! Pourquoi vous voulez me tuer ? Je ne suis pas un mouton ! Lâchez-moi, mon petit zizi. Il a mal ! AHZIZI, AHZIZI, J'ai DIDI à mon zizi »

Le bâtard de barbu fait signe à mon oncle de reprendre les choses en main et de resserrer l'étau. Sans sourciller, mon oncle exécute tous les ordres de ce chien qui continue à éructer et à déféquer sur moi ses psaumes qui empestent. J'étouffe. Je cherche ma respiration. Et du fond de mes tripes, je hurle toutes mes injures qui viennent se fracasser contre mes mâchoires bridées.

(Des injures en arabe, en berbère et en espagnole)

Avec son pouce et son indexe, l'ogre me pince, en l'écrasant, le bout de mon petit zizi et commence à découper la peau. La peau de mon pauvre petit kiki. Une fois deux fois. Il n'y arrive pas. Le monstre barbu a oublié d'aiguiser les ciseaux. Il ordonne à mon oncle d'aller chercher un galet. Mon oncle transmet l'ordre à mon frère qui s'approche de la cuisine où les femmes se sont réfugiées. Une main sort de la porte entrouverte et lui tend le galet. Le barbu baveux crache sur les ciseaux et passe et repasse le galet sur les côtés coupants. Quelques lambeaux de baves restent accrochées aux poils de sa barbe. Il me dégoûte. Il est hideux. Je le hais. (grommèlement de psaumes en arabe), Ça y est les voilà qui reprennent, tous, leur chant morbide. Le barbu bourreau, fils de chien, me capture de nouveau mon petit zizi et me découpe en me coupant le souffle.

J'ouvre les yeux. J'ai la nausée. Je vomis toute la banane sur ma KHANDOURA tachée de sang. On m'enveloppe dans un drap blanc qui devient rouge. Je pleure, je crie, je maudis, j'injurie. Les vous vous éclatent. Les vous vous, cris de joie, les vous vous cris d'allégresse, les vous vous, cris de fête ! La fête ! Dans ma petite tête de petit enfant, la fête était faite de larmes et de sang. Au nez et à la barbe des barbus je dis : Je hais les fêtes où l'on psalmodie. Je hais les fêtes où l'on prie.

ABEL ABOUALITEN

CV

Né à Tétouan (Maroc) en 1955.

Il anime un atelier de mime-théâtre au Centre Culturel Français de Tétouan, de 19974 à 1977 l'année où il décide de venir s'installer en France pour suivre une formation artistique plus complète. Il intègre l'Ecole Nationale du Cirque d'Annie Fratellini et de Pierre Étaix, Il y restera un an et demi. Il entre à l'Ecole de Mimodrame M.Marceau dès son ouverture en 1979, où il passera deux ans. Il crée avec H.Khan et N.Black "Les Acrobètes" spectacle de rue. Il joue dans " La vie parisienne" mise en scène de Y.Robert (son premier contrat professionnel!) Suivent deux autres opéras "Aliana" mise en scène de C.Confortès et "Benvenuto cellini" mise en scène de Carlo Boso. Il crée Avec P.MINELLA la compagnie "LE THÉÂTRE NU" où le mime et le théâtre cohabitent (tournée en France-Suisse-Allemagne-Maroc-Hollande). Sans jamais abandonner complètement ses acquis corporels, son amour du texte le ramène au théâtre du verbe. Il joue (reprise du rôle "Certificat") dans "l'OS", mise en scène de Peter Brook (tournée européenne). Il rêve d'intégrer " LE THÉÂTRE DU SOLEIL" après un stage avec Ariane Mnouchkine il intègre la compagnie, mais n'y reste malheureusement que deux mois !!! Il fait quelques stages chez J.Lecoq-A. Séverin-L.Fkashen et repart en tournée européenne avec B.Goldman (Rhinocéros-Le Petit prince-les fables de La Fontaine). Il joue dans "Conversations" et dans " Es waren zwei könings kinder" mise en scène de Ingrid Hessedenz à Saarbrücken 5Allemagne). Il joue le rôle de Jason dans «Medea. Stimmen» de CHRISTA WOLF , mise en scène de YVONNE LÖTZ à Freiburg (Allemagne). Il a joué dans deux courts métrages de JAN KOUNEN . Il met en scène depuis quinze ans les solos de BERND LAFRENZ (Allemagne).

Il participe à plusieurs "dramatiques" à Radio France avec JEAN MATHIEUX ZAHND et MAYRON MEERSON. Il joue le rôle de Mr Ibrahim dans « Mr Ibrahim et les fleurs du Coran" adpatation et mise en scène de PETER JOUCLA (tournée en Allemagne-Autriche). Il adapte et met en scène «La mégère apprivoisée» de W.Shakespeare pour BERND LAFRENZ.

Il écrit son premier spectacle solo : " JE SUIS UN PROPHÈTE, C'EST MON FILS QUI L'A DIT ! "

CONTACT

Abel Aboualiten

8, Rue du Chalet

75010 PARIS

zaaboula@hotmail.com

06 61 92 52 66

